

A noção de justiça na *República* e nossa necessidade de “uma cura pelo platonismo”

La notion de justice dans la *République* et notre besoin d' << une cure de platonisme>>

Anna Kélessidou

Academia de Atenas

Académie d' Athènes

Centro Teofania de Estudos Jurídicos (Atenas)

Centre Théophanie d'Études Juridiques ( Athènes)

### Resumo

Nunca é demais falar que o que faz do platonismo um humanismo pedagógico é a ideia da função “psicagógica” do logos, contida na imagem da *República* ( 521 c), onde a verdadeira filosofia consiste na capacidade de afastar a alma do dia tenebroso da ignorância e elevá-la ao “verdadeiro dia”, mediante a reeducação da pessoa humana .Esta busca incansável dos meios que sirvam para melhorar a vida ligam a moral e a metafísica ao pensamento político e jurídico de Platão.

**Palavras-chave:** Justiça; bem-viver; filosofia; vida política; *República*; Platão.

### Résumé

On ne le dira jamais trop que ce qui fait du platonisme un humanisme pédagogique est l'idée de la fonction << psychagogique>> du logos, contenue dans l'image La *République* (521 c), où là vraie philosophie consiste dans la capacité de détourner l'âme humaine du jour ténébreux de l'ignorance et de l'élever au <<vrai jour>>, au moyen de la rééducation de la personne humaine. Cette recherche inlassable de moyens servant l'amélioration de la vie relie la morale et la métaphysique avec la pensée politique et juridique de Platon.

**Mots-clé:** Justice, bien-vivre, philosophie, vie politique, *République*, Platon.

On ne le dira jamais trop que ce qui fait du platonisme un humanisme pédagogique est l'idée de la fonction << psychagogique>> du logos, contenue dans l'image La *République* (521 c), où là vraie philosophie consiste dans la capacité de détourner l'âme humaine du jour ténébreux de l'ignorance et de l'élever au <<vrai jour>>,<< jusqu'à la réalité>>, et dans l'objectif du *Phèdre* (271 c) de considérer ce logos comme << une façon de mener les âmes>> vers la vertu --- en d'autres mots, la conception de la philosophie comme ouverture d'une perspective au moyen de la rééducation de la personne humaine. Cette recherche inlassable de moyens servant l'amélioration de la vie relie la morale et la métaphysique avec la pensée politique et juridique de Platon. L'impératif catégorique du *meilleur* (cf. p. ex. *Lois* 707 d) au niveau individuel et social, qui << vaut... chez Platon comme principe de rationalité mais aussi

comme principe de réalité (1) fonde la conception platonicienne du << plus grand bien >> (*Rép.* 366 d) qu'est la justice; Il en constitue son *éthos*, ainsi que nous essaierons de montrer en nous interrogeant sur l'axiologie du livre IV de la *République*.

Rappelons d'abord quelques pas de l'acheminement de la recherche dans les deux premiers livres de la *République*. Dans le livre I, le propos << énigmatique >> (332 b) du << sage >> et << divin >> Simonide, qu' << Il est juste de rendre à chacun ce qu'on lui doit >> (331 e), amène, par un abus voulu de la dialectique, à la définition de la justice comme << une sorte d'art de voler, mais dans l'intérêt de ses amis et au préjudice de ses ennemis >> (334 b), définition corrigée par la suite par la thèse de l'homme juste qui ne doit faire de mal à personne. Dans le même livre (343 b-c) les termes-clés du *propre* et de l'*étranger* (*oikeion-allotrios*) figurent dans le discours de Thrasymaque sur la connaissance du juste et de l'injuste et sa thèse que le plus fort *n'a en vue* que son intérêt. Rappelons également que la conception de la justice comme créatrice d'harmonie dans les membres d'un groupe et sa définition comme fonction propre que chaque chose accomplit grâce à la vertu requise pour la remplir figure déjà dans le livre I de la *République* (351 b, 352 d sqq.).

Dans le livre II (366 d) Platon s'efforce de montrer, par la bouche de Socrate, dont les leçons lui ont inspiré << l'exigence d'une totale volonté de justice >> (2), que la justice est la vertu qui domine les trois autres, la tempérance, le courage, la sagesse; qu'elle est << le plus grand bien >> (*ibid.*), un bien par elle-même et l'injustice un mal par elle-même (367 e). Par la suite, dans le livre IV le philosophe, accordant priorité à la << figure >> de la cité, << puisque c'est elle qui produit le modèle éducatif à << interioriser >> et que se sont les dispositions de la *politeia* qui instituent la *paideia* authentique >> (3), faisant l'inventaire des biens pour la cité, procède à une classification hiérarchique (433 a sqq.) et pose comme devoir universel la justice. Ici la définition de la justice pourrait coïncider avec celle de la tempérance (*sophrosynè*) du *Charmide* (161 b), tempérance et devoir de s'occuper de ses propres affaires (ta eautou prattein), pour son propre intérêt et non pas de celles des autres, y étant identiques; à cette différence que, dans la *République* 433 a sqq. 443 d-e, 444 b la justice, déclarée comme consistant << à s'occuper de ses propres affaires >>, comme *oikeiopraxia*, terme qui << a son origine dans la division du travail en métiers et dans la séparation de la société en classe >>, << se répercute dans l'âme >> et dans la cité, embrassant dans une même investigation << le privé et le public, le citoyen et la cité, l'individu et la société >> (4), étant pour la première fois exprimé dans un contexte politique et axiocratique (5):

<<...chaque individu ne doit exercer qu'un *seul* emploi dans la société, celui pour lequel *la nature lui a donné le plus d'aptitude* ... la justice consiste à *s'occuper de ses affaires, sans s'occuper de celles des autres (polypragmonein)*... ce qui reste dans la cité, en dehors des trois vertus... tempérance, courage, sagesse, c'est ce qui leur a donné à toutes la puissance de naître et les conserve une fois nées... la justice... S'il fallait décider laquelle contribuera le plus par sa présence à la perfection de notre cité, il serait difficile de dire si c'est la conformité d'opinions de ce qui est à craindre et de ce qui ne l'est pas, ou la prudence et la vigilance dans les chefs, ou si... ne serait pas la présence de cette *vertu* par laquelle, enfants, femmes, esclaves, hommes libres, artisans, gouvernants et gouvernés font respectivement leur besogne, sans se mêler de celle des autres (polypragmonein)... (la) force qui concourt avec le

reste à la perfection de la cité c'est la justice... Mais si un artisan ou tout autre... enflé de richesse, du nombre de ses partisans...et de tout autre avantage, se mettait en tête d'entrer dans le corps des guerriers, ou un guerrier dans le corps délibérant qui veille sur la cité, *en dépit de son incapacité (anaxios on, nous soulignons)*... ou si le même homme entreprenait de remplir tous ces offices à la fois... cet échange et ce comportement excessif serait la perte de la cité >> (433 a- e, 434 a- b, tr. E. Chambry, légèrement corrigée).

Ce long passage, que je n'ai pas voulu abréger, parce qu'il contient la substantifique moelle de ce que j'appelle l'*éthos* de la conception platonicienne de la justice, ainsi que le mettent en relief les termes et expressions soulignés, montre que la pensée axiologique du philosophe politique distingue des impératifs de la vie droite valables à jamais pour tout temps et toute cité, l'agir inverse étant qualifié de <<véritable crime>> (*kakourgia* 434 c) et d'injustice; ces impératifs sont:

-ne s'occuper que de ses propres affaires ou, ce qui est plus important, n'entreprendre de remplir qu'une certaine fonction selon sa capacité;

-partager les fonctions selon la capacité de chacun,

-ne pas empiéter sur les fonctions des autres.

Suit l'idée de l'accomplissement de la fonction propre des parties de l'âme équivalente de la justice, que Platon considère comme <<une conclusion qui est aussi de toute nécessité>> (441 c) et qu'il inscrit toujours au niveau de sa pensée hiérarchique et unificatrice: la justice s'applique à l'action intérieure et fait que l'homme juste ne permet qu'aucune partie de lui-même << fasse rien qui lui soit étranger ni que les trois principes de son âme aient sur leurs fonctions respectives>>; <<qu'il établit ... un ordre véritable dans son intérieur (*ta oikeia*)...qu'il devient *ami* de lui-même ...qu'il lie ensemble tous les éléments et devient *un de multiple*,...qu'il est tempérant et plein d'harmonie ... (qu'il) juge toujours et nomme juste et belle l'action qui maintient et contribue à réaliser cet état d'âme et qu'au contraire, il appelle injuste l'action qui détruit cet état...>>(443 d- e). Le désaccord des trois parties de l'âme, l'ingérence indiscrete et l'empiètement des unes sur les fonctions des autres (polypragmosynè-allotriopragmosynè) est signe d'injustice, d'intempérance, d'ignorance et de toutes sortes de vices (444 b).

La justice, conçue comme respect de l'ordre hiérarchique entre les parties de l'âme, établissement d'un ordre véritable dans l'intérieur de l'âme (*ta oikeia*), et comme principe d'unité s'oppose ici à la *polypragmosynè*. Aussi est-elle une composante fondamentale pour la sauvegarde de la personnalité comme constituant son *ethos* dans le sens de la manière d'être en équilibre selon l'âme du *Lysis* (222 a-b), où on rencontre aussi le terme de << l'apparenté (*oikeiov*) sous le rapport de l'âme, ou d'une disposition (*éthos* de l'âme), ou des occupations...>>, transposition de la première référence du dialogue à la parenté et l'amitié des parents et où la notion de l'*éthos* révèle la perspective axiologique de la thèse socratique.

La notion de l'*oikeion* se rencontre également dans l'*Euthydème* et le *Charmide* et constitue le pas en avant par rapport à la thèse socratique de l'*Apologie* 21 d sur la conscience de l'ignorance, Socrate y avouant : <<je suis plus savant .., en ceci ...du moins que je ne crois

pas savoir ce que je ne sais pas>>. Dans l' *Euthydème* l'impératif de l' *oikeiopraxia* présuppose la distinction du savoir et du non savoir et la connexion de la possession des biens avec la connaissance de leur utilisation (280 d). Socrate conclut sur le besoin d' avoir <<une science qui réunisse à la fois le don de produire et celui de savoir utiliser ce qu'elle produit>> (289 b). Dans le *Charmide* (171 e, 172 d- e) Il relie l' agir avec le savoir et propose de lâcher aux gents compétents, à ceux qui possèdent la science, les tâches que l' on est incapable d'entreprendre.

D'autres *Dialogues* ou passages de la *République* offrent nombre d' exemples de connexions et de distinctions de l'*oikeion* (propre) et de l' *oikeiotes* (rapport, liaison, parenté) : dans le *Banquet* 192 c la *parenté* est jointe à l'*amitié*; ailleurs (197 d) Platon distingue la croyance de la *parenté* de celle de l'*allogènes* (<< nous sommes entre nous des étrangers>>, cf *Lois* 666 b où *oikeion* est distingué de *allogènes*-étranger). Dans le *Gorgias* (465 b) le philosophe oppose la beauté *naturelle* de la beauté empruntée (*allogènes*); au passage 509 c *oikeios* est joint à *philos* (ami), comme au passage 328 du livre I de la *République*. Au livre IX (586 d- e) Platon relie le meilleur au plus propre (*oikeiotes*), idée qu' Aristote reprendra dans son *Éthique à Nicomaque* (X, ch. VII & 8 et 9)

L' expression équilibrée du dynamisme psychique étant contredite par l'ingérence dans de nombreuses affaires, Platon reviendra dans l'idée de la sauvegarde de l'unité dans les *Lois* 847 a- b: se référant au travail le philosophe permettra l'exercice d' un métier à lui seul pour chaque individu dans la cité, afin que celui qui l'exerce soit un personnage et non plusieurs ; Il en édictera même la loi <<que les astynomes mettront toutes leurs forces>> à faire observer, en prescrivant des peines et des amendes pour les transgresseurs. Ce qu'il y a de substantiel dans cette conception n' est point le refus de la liberté, mais l'acquisition de l' *éthos* de chacun, exprimée aussi par l'idée <<de se rendre le meilleur possible>> par la culture de la vertu. Déjà le conte (*mythe*) de la *République* 415 a – d sur les trois classes d'hommes a valorisé – à l' encontre des lois normales de l'hérédité – l'idée du mérite par l'exhortation <<de rendre à chacun la justice qui lui est due>>, de descendre ou monter au rang mérité par la nature de chacun (6).

Ce qui gouverne l'*oikeiopraxia* platonicienne de la *République* est l'impératif de ne pas s'absorber dans le faire pour le faire pour le faire même- ou pour son propre intérêt, comme dans les activités dont il est question dans le *Charmide* ; de ne pas se perdre dans le multiple, la confusion et le changement (*metabolè* 434 b), mais de se donner le temps de cultiver par ses actes la vertu, l'être, la qualité; de faire prévaloir l'un et l'unité de l'ensemble, impératif qui dans les livres I et II concerne la cité et son devoir de ne pas cesser d'être une aussi grande qu' elle puisse être.

L'*éthos* de la justice platonicienne est incarné, on le sait, avant tout par Socrate, représentant ce que l' on pourrait appeler en recourant aux *Lois* (630 c) << la loyauté aux heures critiques>> qui est le comble de la justice. Aussi l' *éthos* embrasse-t-il la science et l'agir, comme il se réalise dans la personne et dans la conduite de chaque individu au niveau de la société. Platon ici encore n' est pas <<un théoricien pur>> (7), en étant de l' action, comme il le sera par la suite au livre VII où il traitera des ceux qui, après avoir contemplé le

bien en soi, << s’ en serviront comme d’ un modèle pour régler la cite>> (540 b); au livre X, lorsqu’il contemnera dans sa cité parfaite la poésie, les poètes étant à ses yeux des fabricants d’ illusions qui s’appliquent plus volontiers à imiter qu’à créer, racontent la vie au lieu de vivre une grande vie (599 b). Aussi, en puisant dans la conception platonicienne de la justice dans la *République* enrichie avec l’ assertion des *Lois* nous permettrions-nous de modifier la thèse du *Ménexène* (247 a): <<toute science, séparée de la justice et des autres vertus, apparaît comme une rouerie, non comme une habileté (talent) >> en y ajoutant: <<et tout agir>>, l’acquisition du savoir étant pour Platon condition pour prévoir, mieux voir et mieux faire, à la condition de garder la distinction entre l’agir de la conscience collective, le faire, mentionné il y a un instant, où l’homme est réduit à la somme de ses fonctions et à sa justice illusoire, et l’agir de la conscience véritablement responsable où l’homme accomplit la tâche qui lui convient, son devoir propre et sa justice authentique. Cette justice est fille de la tempérance (*sophrosyné*) non pas dans le sens de l’ accord des citoyens sur la personne qui doit commander, mais dans celui du *Charmide* 161 b, et 171 e, voire dans le sens du devoir de chacun de ne s’occuper que de ses propres affaires, de ne pas entreprendre des activités qu’ on ignore, mais de savoir les céder aux gens compétentes, et du *Timée* 72 a, où il est dit qu’il appartient au sage seul de <<faire et de connaître ce qui le concerne>> .

Notre enquête n’aura pas ouvert en vain si les assertions précédentes pourraient être éprouvées à cette pierre de touche: à quoi nous seraient-elles utiles?

La leçon de la *République* 433 a sqq. que la justice est un << devoir universel primordial>> consistant dans l’unité qui n’ est pas identité, mais ordre, harmonie des activités, perfection des actions et << classification rigoureuse des citoyens selon les mérites – des questions << de prix>> qui réclament à jamais des regards acérés>> (cf. *Rép.* IV 435 c et III 386 c) est l’impératif que Platon lègue à tous ceux qui, attentifs aux nécessités des situations critiques sont voués à la recherche du redressement de la vie par les valeurs et adhèrent au choix du meilleur.

Il y a déjà presque quatre décennies, le << néosocratique >> fervent Gabriel Marcel, après avoir approfondi la crise de notre monde livré au désir du pouvoir, à la *misosophie*, l’indisponibilité, la crainte, et ayant dénoncé les atrocités de l’esprit politique et technocratique, a repeint le portrait de l’homme juste sortant de la caverne platonicienne (cf. *Rép.* 540 a) et découvrant la véritable lumière, pour réaffirmer l’actualité de la conception platonicienne de la justice en ces termes: <<nous avons à rapprendre la distinction du vrai et du faux, du bien et du mal, du juste et de l’injuste, comme un paralytique qui a recouvert l’usage de ses membres, doit rapprendre à marcher...On pourrait dire, sans paradoxe qu’à l’heure présente c’ est d’ une *cure de platonisme* que les hommes ont le plus grand besoin>> (8).

Malgré la grande différence dans la conception de l’anthropologie, celle de Platon proposant une thérapeutique eïdétique, l’anthropologie marcelienne une cure de la foi, les deux penseurs se rapprochent par l’idée de <<l’intersubjectivité>>, qui est au centre de la dialectique ascendante : selon Platon la contemplation de l’être est complétée par la mission pédagogique ; aussi s’ apparente-t- elle avec l’idée marcelienne des rencontres fructueuses. Aussi les deux philosophies convergent-elles dans le refus de la topographie égocentrique et s’

accordant à la recommandation –exhortation (*diakleuma-parakleuma*, (cf, Platon, *Lois* 805 c, 688a) de considérer la justice comme moyen de rééducation personnelle et de réformation sociale.

Pour notre monde la cure de platonisme consisterait surtout dans la conformité à l'idée qui relie la science avec la justice et toute autre vertu, idée affirmée par Platon dans le *Ménexène* (247 a) et soutenue par l'Athénien des *Lois* (630 c). En témoigne aussi, il y a déjà trente cinq ans, Henri Joly, le platonicien critique, comme il s'estimait lui-même, dont l'odysée de la conscience platonicienne a été interrompue par une mort imprévue; mais à qui la vie a permis de courir le << beau risque >> philosophique à travers l'approfondissement de la << nouvelle épistémologie >> qu'est la pensée platonicienne. De cette philosophie qui, comme il le soutenait, a su concilier dans une même problématique une << politique éthique, où l'individualité morale s'étend aux dimensions de la cité avec une véritable anthropologie politique et une conception de l'homme qui ne se comprend que par la *polis* et la *politeia*>>(9); d'une philosophie << contemporaine d'une récession de l'histoire >>, résultant << d'un constat logique, épistémologique et politique d'échec >>, mais *prophétisan* << notre avenir >> Platon nous interpellant << encore >>, exigeant la *katharsis* philosophique et étant ainsi << tout à la fois de son temps et du nôtre >> (10).

#### NOTES

1. HENRI JOLY, *Le Renversement platonicien. Logos, Epistème, Polis*. Paris, Vrin, 1980, 2ème éd., p.382.
2. A. DIÈS, *Platon, OEuvres Complètes*, VI, *La République*, Paris, Les Belles Lettres 1965, p. VIII.
3. HENRI JOLY, *op.cit.*, p.361, n. 144.
4. HENRI JOLY, *op. cit.*, p.356.
5. Dans le *Charmide* (171 e 173 d) l'*oikeioprageia* ne présuppose pas seulement la distinction du savoir et du non savoir, mais aussi l'idée essentiellement morale de la transmission de l'agir aux gens compétents, ce qui constituerait une sorte de prévision de la théorie politique.
6. Cf. HENRI JOLY, *op.cit.*, p.381: <<Platon propose ... une nouvelle égalité de type géométrique, chargé d'appliquer la méthode des proportions aux problèmes politiques de la distribution et de la rétribution ainsi qu'à la classification des citoyens selon les mérites>>.
7. HENRI JOLY, *op.cit.*, p. 362 et n. 174.
8. GABRIEL MARCEL, *Les Hommes contre l'humain*, Paris, 1968, p.32.
9. *Le Renversement...*, p. 356
10. *Le Renversement platonicien...* p.377.

*Publicado no dia 26/02/2014*  
*Recebido no dia 15/02/2014*  
*Aprovado no dia 20/02/2014*